Document généré le 19 avr. 2024 20:21

Francophonies d'Amérique

À la mauvaise herbe de Myriam Legault (Sudbury, Prise de parole, 1999, 66 p.) *Le Feu sur la lune (et autres histoires)* de Daniel Paradis (Ottawa, Le Nordir, 1999, 147 p.)

Anne Malena

Numéro 10, 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1005098ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1005098ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Malena, A. (2000). Compte rendu de [*À la mauvaise herbe* de Myriam Legault (Sudbury, Prise de parole, 1999, 66 p.) / *Le Feu sur la lune (et autres histoires)* de Daniel Paradis (Ottawa, Le Nordir, 1999, 147 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (10), 205–207. https://doi.org/10.7202/1005098ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À LA MAUVAISE HERBE

de Myriam Legault
(Sudbury, Prise de parole, 1999, 66 p.)

LE FEU SUR LA LUNE (ET AUTRES HISTOIRES)

de Daniel Paradis
(Ottawa, Le Nordir, 1999, 147 p.)

Anne Malena
Université de l'Alberta (Edmonton)

Des traducteurs écrivent; et bien. S'agit-il d'une pure coïncidence que ces deux petits livres apparus sur ma table de travail pour les besoins d'une recension aient été écrits par des traducteurs? Ou reflètent-ils plutôt une particularité de la scène littéraire francophone au Canada, à savoir que la venue à l'écriture se fait souvent par le truchement d'autres activités? En fait, quel meilleur apprentissage pour un écrivain que la traduction, une pratique triple de lecture, d'interprétation de la langue et d'écriture des plus approfondies qui soient? Dans ces premiers ouvrages, Myriam Legault, jeune poète du nord de l'Ontario au terme de ses études de traduction, et Daniel Paradis, traducteur de métier au Québec, font preuve en effet d'une remarquable maîtrise de la langue: le désir d'écrire a été réalisé grâce à un dosage subtil du plaisir de l'écriture. Pourtant, la similitude entre ces deux œuvres s'arrête là. Le rêve les sépare. Chez Legault, la poésie est un rêve qui permet d'échapper momentanément à l'emprise de la réalité tout en menant vers l'autre, alors que, chez Paradis, le rêve de l'écriture est un envol cosmique qui débouche sur l'immensité de la solitude.

Le titre du petit recueil de poésie de Myriam Legault, accompagné d'une dédicace à «Dominic, à mes parents, à toutes les mauvaises herbes et, surtout, à Bob», évoque à la fois le paysage dénudé autour de Sudbury, une nouvelle génération qui ne peut faire sa place qu'en s'infiltrant dans les structures établies, la réalité doublement minoritaire de l'Ontario francophone et une myriade d'autres images qui apparaissent et disparaissent rapidement sous la plume délicate de Legault. La mauvaise herbe, c'est à la fois le rêve et la réalité; inextirpable, elle envahit le quotidien et pousse jusqu'au ciel, elle répond tout aussi bien au besoin d'ancrage qu'au désir de s'envoler. La poésie de Legault oscille constamment entre les deux, peignant une réalité douloureuse et difficile avec les couleurs du rêve et faisant rêver au son du glas de la réalité, qu'il s'agisse de Sudbury, «ma ville a trop fumé/elle plante

des arbres/pour cacher le cancer/de ses roches/ma ville est fatiguée/ d'essuyer la sueur/de son front/ma ville lit son avenir/au fond des tasses/ de tim horton », ou encore de Vancouver : « cette ville me manque/cette ville où je n'ai pas laissé/mon nom j'ai laissé/mon cœur/cette ville/qui ne me connaît pas/qui n'utilise pas/mes os pour gratter/ses cartes de bingo. » Elle exprime la difficulté de trouver sa voix et de se faire entendre : « mes mots meurent/sous leurs yeux/[...] œuvre froissée/entre leurs mains/j'aurais pu/toucher quelqu'un/je ne toucherai que/le fond de la poubelle/[...] ce que je dis/ils ne l'entendent pas/ignorants ignorant/leur ignorance. » Rebelle, elle s'installe, à l'instar de la mauvaise herbe, dans le terrain cultivé par ses aînés : « je fends/leur ignorance/j'empeste/leurs livres/je dis/je dédis/je contredis/je ne déchire pas leurs pages/j'efface/leurs mots/pour écrire/les miens ». À cet effort de conciliation entre le rêve et la réalité et entre les générations vient s'ajouter l'expression ambiguë de l'espoir pour la survie harmonieuse de la langue française : « mes poèmes pensent/aux francophones qui vivent/en ontario mais qui/condamnent les anglais/en déployant/à coups d'insultes et/d'anglicismes/le drapeau québécois/[...] je croque fièrement ma langue/franco-ontarienne et/je l'avale avec/mon fromage anglais/pour mieux la digérer. »

Pour Legault, le rêve n'efface pas la réalité, mais permet d'y revenir avec plus d'assurance et de la partager à deux : « rêver c'est mordre sans/percer la peau c'est/déchirer le ciel/à grands coups d'ailes c'est/s'enterrer derrière/ les yeux/d'un autre. » Ce retour dans le réel est aussi rendu possible par la poésie parce qu'elle permet de devancer la vie : « arrêter il faut/arrêter/viens te balancer à mes côtés/avale tes regrets/souffle sur tes rêves/et laisse la vie/courir après toi. » Ne voulant pas révéler tous les secrets de l'écriture de Legault, je résiste à la tentation de citer d'autres passages, en particulier un remarquable poème ludique sur le temps, et j'invite la lectrice à découvrir elle-même ce beau petit recueil et à cueillir cette mauvaise herbe afin d'ouvrir dans sa vie l'espace d'un instant de rêve et de poésie.

L'écriture de Daniel Paradis a aussi un côté ludique mais, en exprimant à la fois le possible et l'impossible du rêve, *Le Feu sur la lune* laisse transparaître quelque chose de vaguement sinistre. Les personnages de Paradis ne parviennent pas à rester sur terre : ils sont happés par le cosmos ou supplantés par des objets animés à la Francis Ponge. On trouve ainsi dans le recueil une « ritournelle intelligente », un « vélo silencieux et désemparé », une vieille horloge qui « écoute » les pensées de son propriétaire, des murs « imbibés » d'angoisse, des « livres hostiles », des « mains mal réveillées », l'eau de pluie qui « dit les hommes », un juron qui « traîne par terre » et un « grand soupir plaqué sur la table ». Les êtres humains sont reliés à l'univers par un phénomène de synéchie qui, malgré les effets poétiques qu'il provoque, menace à chaque détour de phrase et à chaque rebondissement narratif d'engloutir les protagonistes.

Le philosophe Charles Sanders Peirce parlait aussi de l'univers en termes de synéchie : l'homme fait partie intégrante de l'univers en le percevant, en

s'opposant à lui et en voulant le comprendre et l'organiser. La prose de Paradis semble émaner de considérations philosophiques semblables à celles du sémioticien américain, mais il s'agit d'une philosophie qui sombre facilement dans l'angoisse. Les envolées cosmiques se voilent de peur et de morbidité, si bien que, afin de se joindre à l'univers, les personnages doivent être endormis, morts ou dans un état de stupeur proche de la mort. Ils ont peur, sont angoissés ou se sentent traqués par les molécules des objets qui les entourent. Cette impression va en s'accentuant au fil de la lecture; les premières histoires sont relativement sereines: «La musique de l'univers est éternelle» et le personnage traducteur du conte éponyme «ne mourrait jamais... Il gravirait l'atmosphère, en sautant d'une molécule d'air à l'autre.» Très vite pourtant, le ton change: «Nul ne vit cette osmose entre son corps, les nuages, les rares étoiles sans lune.» Le narrateur fait allusion aux dangers que recèle l'univers de ses mots, refuge dans lequel on est à la fois «perdu et impossible à perdre» parce qu'il faut «[n]e plus jamais se contenter d'être un pas sur le sol. [Parce qu'il est] impossible d'échapper à l'immense vibration de l'univers.»

On pourrait s'attendre aussi à ce que la synéchie ouvre un chemin vers l'autre en soulignant la multiplicité des liens qui relient les êtres. Chez Paradis, l'autre est plutôt source de conflit, comme chez ces voisins qui se rencontrent et jouent «l'un contre l'autre, par objets interposés» ou ce héros solitaire qui, en voulant envoyer un message vers Orion, doit souffrir la «présence hostile» d'un intrus reflété dans les miroirs et qui ne sera soulagé qu'une fois «la déchirure du temps» raccommodée. Un homme trompe sa femme avec un rêve, un couple meurt au terme d'un corps à corps tragique avec l'univers et «une voix claire» explique: «Je file dans le vide et j'ai mal d'exister, j'existe malgré moi, malgré la vitesse. J'étire le ciel, en balayant les rêves des étoiles avec ma traînée impénétrable [...] Je traîne derrière moi des passés impossibles, des rêves inutiles, des chansons fondues, des ondes électriques, des planètes qui pleurent.» Dans cet affrontement incessant du rêve et de la réalité, l'un annule l'autre et on finit par se lasser de ces personnages qui s'effacent aussi vite qu'ils sont esquissés et de ce besoin d'évasion qui aboutit au solipsisme. En fait, on se surprend à hocher de la tête en signe d'approbation à la lecture de la dernière phrase du volume: «Mal à l'aise, le lecteur en arrive à souhaiter, à implorer le mot FIN.» On revient donc volontiers sur terre après s'être laissé un moment distraire par les feux que l'écriture de Daniel Paradis allume sur la lune.